

L'écrivain Claude McKay, à l'Estaque, en 1929.

# Le roman retrouvé.

LA PASSION ET LA PERSÉVÉRANCE D'UN FERVENT ADMIRATEUR L'ONT RAMENÉ À LA SURFACE. ACHEVÉ EN 1933, "ROMANCE IN MARSEILLE", DE L'ÉCRIVAIN AFRO-AMÉRICAIN CLAUDE MCKAY, AVAIT SOMBRÉ DANS L'OUBLI, AU POINT QUE CERTAINS DOUTAIENT MÊME DE SON EXISTENCE. AU TERME D'UNE QUÊTE DE PLUS DE DIX ANS, LE JOURNALISTE ARMANDO COXE A MIS LA MAIN SUR LE MANUSCRIT DU DEUXIÈME ROMAN MARSEILLAIS DE L'AUTEUR DE "BANJO". CETTE CHRONIQUE DES QUARTIERS MÉTISSÉS, INTERLOPES ET OUVRIERS DE LA CITÉ PHOCÉENNE DANS L'ENTRE-DEUX-GUERRES SORTIRA LE 3 JUIN.

Texte Gilles ROF — Photos Baptiste DE VILLE D'AVRAY

## UN MICROFILM À HARLEM, NEW YORK.

Une villégiature brûlante de soleil à Tanger, Maroc. Une carte postale raturée adressée au 67, La Canebière, Marseille. Comme un puzzle dispersé sur plusieurs continents, les éléments ont mis du temps à se recomposer. Quatre-vingt-huit ans plus tard, les voilà réunis. Et, sorti de ce patient assemblage, émerge un roman que l'on pensait perdu, dont on doutait même de l'existence : *Romance in Marseille*, achevé par l'auteur afro-américain Claude McKay en 1933. Une fiction à la modernité troublante, traitant de colonialisme, d'identité et d'homosexualité, que la petite maison d'édition marseillaise Hélotropismes propose pour la première fois au public français à partir du 3 juin. Une résurrection aux allures de symbole, dans la ville même qui a inspiré le récit.

Jusqu'alors, Claude McKay, décédé en 1948 après une vie d'aventures et d'engagements, électron libre de la Renaissance de Harlem – ce mouvement qui, entre les deux guerres, marque l'émergence internationale de la culture afro-américaine – restait, de ce côté de l'Atlantique, l'homme de *Banjo*. Un livre culte, publié en 1929, dont les éditions, l'une après l'autre, ont vite été épuisées. Cette chronique sociale raconte le quotidien d'un traîne-savates à la peau noire et de ses amis dans le Marseille de l'entre-deux-guerres. Le récit documente avec précision la ville des dockers, des ouvriers, des prostitués des deux sexes, des ruffians qui grouillent dans la Fosse, ces bas quartiers autour du Vieux-Port. Le lumpenprolétariat de ce qui était alors la capitale maritime de l'empire colonial français, une cité monde, un « phare qui balaie de sa lumière les cinq parties de la Terre », comme l'écrit son contemporain Albert Londres. Un Marseille disparu, dont certains quartiers populaires ont été rasés et une partie de la population arrêtée sur décision des nazis en trois journées de rafle, en janvier 1943. Un Marseille effacé de la mémoire collective par les indépendances et la disparition des colonies, la mutation de son port de commerce, exilé vers Fos-sur-Mer, et la défaillance des grandes industries locales.

*Banjo* raconte aussi le jazz qui investit la ville, les musiques antillaises ou africaines qui résonnent dans les troquets... Ce qui, au début des années 2000, en fera soudain un livre de chevet pour de nombreux artistes. « *Banjo m'a explosé à la figure*, témoigne le saxophoniste Raphaël Imbert, devenu depuis directeur du conservatoire national de Marseille. *J'avais travaillé sur les archives, je connaissais cette présence, mais McKay était le premier à raconter cela de façon explicite. La mixité culturelle et ethnique de Marseille, la preuve que le jazz, au moment même où il a été inventé, s'est épanoui ici, comme dans de nombreux endroits du monde.* »

La musique, c'est aussi ce qui a conduit l'obstiné Armando Coxe jusqu'à Claude McKay. Coiffé d'un pork pie hat qui cache ses rares cheveux blancs, lunettes de marque, chemise aux motifs tropicaux, fin et élégant, il parle avec lenteur, comme s'il façonnait ses mots au plus précis avant de les laisser tracer leur route. Journaliste, chroniqueur, il est l'homme derrière la réapparition française de

*Romance in Marseille*. Celui qui a eu l'énergie de mener la quête à son terme. À 62 ans, cet érudit touche-à-tout est une figure du milieu culturel marseillais. Douze saisons durant, sa voix profonde a comblé les amateurs de musiques tropicales sur Radio Grenouille, une des antennes associatives les plus populaires de la ville. Son émission, « Cocotte-Musique », bouillonnait de sons africains, brésiliens, caribéens, mais aussi, plus largement, de culture noire et métissée. Quand Armando Coxe découvre *Banjo*, en 1999, il s'amuse à en organiser des lectures dans les lieux mêmes où se déroule l'action. Les quais, le Vieux-Port, les ruelles du Panier, la place de Lenche... « *Mes amis me disaient, c'est un roman musical. Je répondais, non, c'est un roman politique, se souvient-il. Rien que le titre, Banjo, qui fait clairement référence à l'instrument dont jouaient les esclaves noirs, montre l'intention de McKay.* »

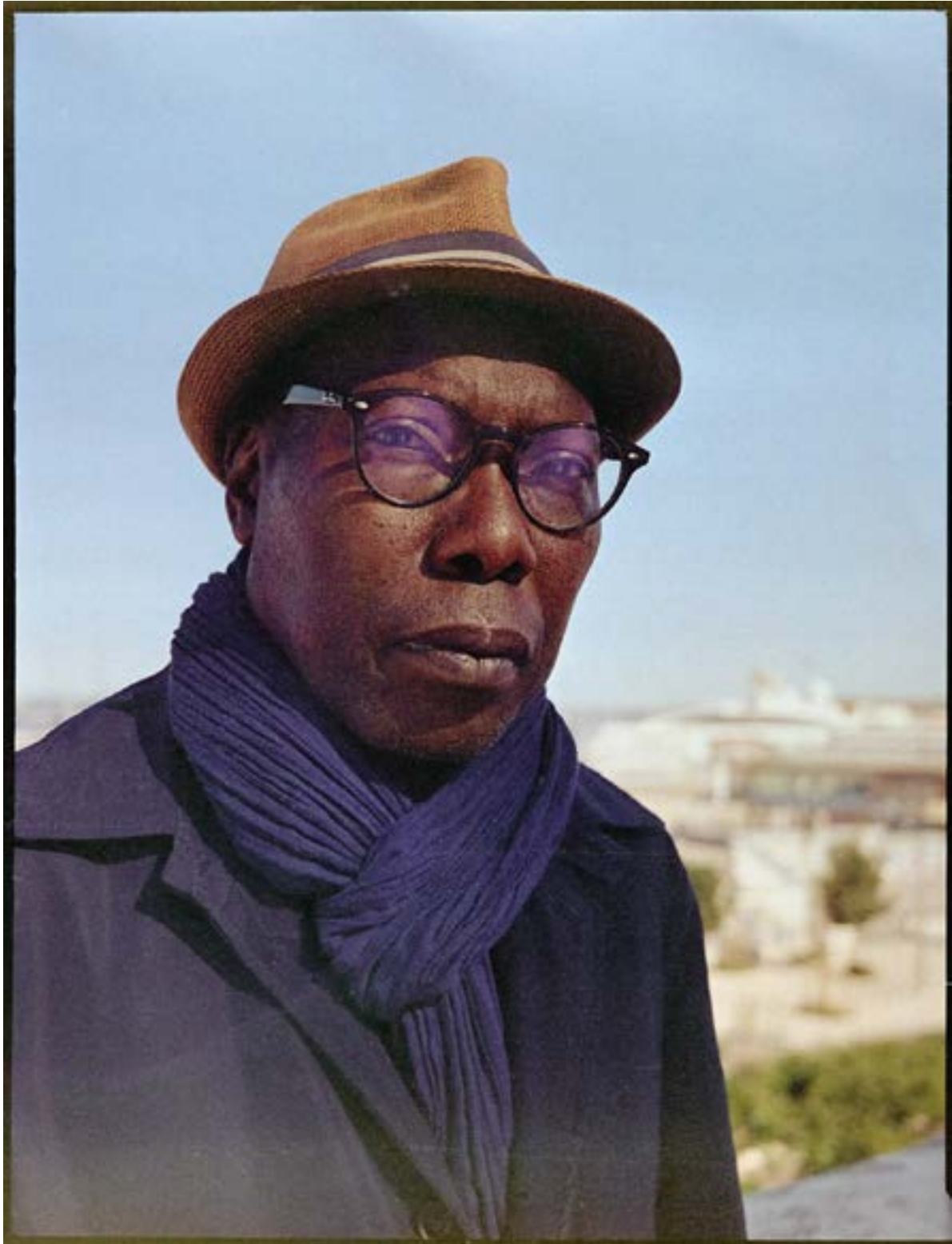
Né en Angola, élevé au Brésil, arrivé à Montpellier pour ses études de théologie, puis à Marseille afin de suivre sa compagne d'alors, ce fils de pasteur protestant ne pouvait que s'identifier au parcours nomade de l'écrivain. Sur les rares photos de ce dernier s'ébattant sur la plage de l'Estaque en 1929, en maillot de bain, le torse nu, on pourrait presque les confondre, ressemblance étonnante à près d'un siècle d'écart. « *Il y a une proximité, une manière d'être au monde, citoyen de l'endroit où tu vis, que l'on partage tous les deux*, reconnaît le Marseillais d'adoption. *McKay était un universaliste, abordant la question raciale sous un angle social et non communautariste. Il vivrait très mal les débats actuels autour de l'indigénisme.* »

À l'époque, Armando Coxe « tombe de sa chaise » en découvrant ce Marseille d'antan que l'auteur noir américain fait émerger sous ses yeux. Il est fasciné par cette communauté, unie par la couleur de sa peau, qui gravite autour du Vieux-Port et dont il n'a jamais entendu parler. « *Je ne pensais pas cette présence diasporique aussi importante et éclectique. Et, quand je demandais aux anciens, ils m'assuraient n'avoir aucun souvenir de ça* », s'étonne-t-il encore. C'est l'historien spécialiste de la Méditerranée et de ses migrations Émile Temime, décédé en 2008, qui efface le déni et dresse pour lui l'inventaire de ces Sénégalais, Nigériens, Antillais, Afro-Américains vivant et travaillant à l'époque à Marseille. Sur les docks, dans les usines de chimie, les manufactures de tuiles, des tabacs, mais aussi les bordels et les bars musicaux de la Fosse. Tout un monde qui palpite aussi dans *Romance in Marseille*.

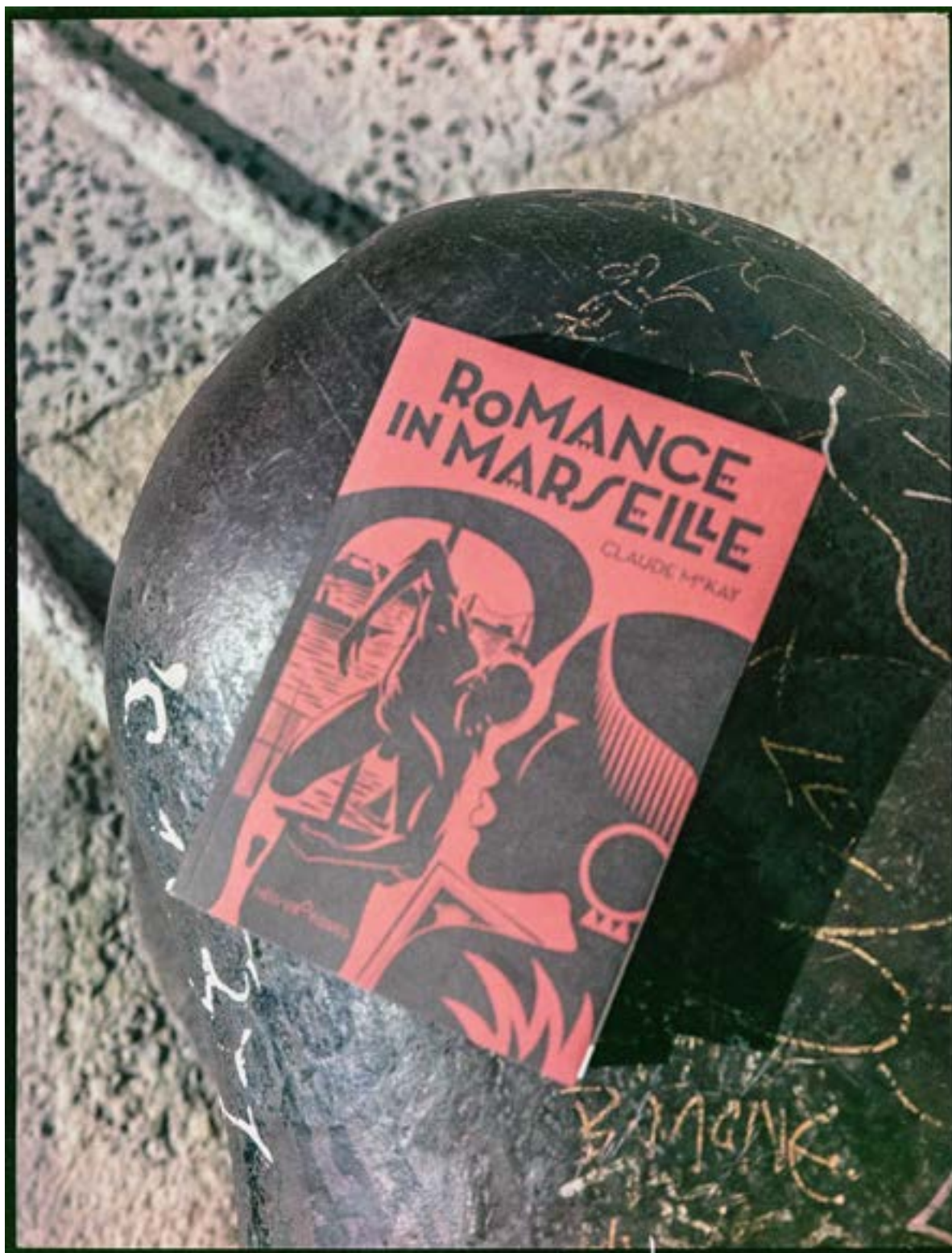
**ON** peut comprendre que le destin de Claude McKay séduise. Né en Jamaïque en 1889, concierge à Harlem, serveur dans les chemins de fer de Pennsylvanie, puis journaliste d'extrême gauche à Londres, ce non-conformiste, bisexuel et insoumis, vit, des années 1920 aux années 1930, une décennie d'errance flamboyante. Dans son autobiographie, *Un sacré bout de chemin*, parue en France en 2001 aux éditions André Dimanche et désormais presque introuvable, on croise l'un des pères de la révolution russe, Léon Trotski, la danseuse Isadora Duncan ou encore le penseur de la négritude Aimé Césaire. Autant de personnages illustres que McKay fréquente et avec qui il débat.

Publié en 1928, son premier roman, *Home to Harlem* (publié en France, en 1932, sous le titre *Quartier noir*, chez Rieder), comme le rappelle le *New York Times* dans un article sur l'auteur en février 2020, « *le premier best-seller d'un écrivain noir aux États-Unis* ». Marxiste, il sera l'un des premiers Noirs d'Amérique à visiter l'Union soviétique, où les nouvelles autorités l'utilisent comme un trophée lors d'une tournée triomphale. Chapka sur la tête, on le prend en photo aux commandes d'un biplan de l'Armée rouge.

Claude McKay découvre Marseille à la fin des années 1920. Il profite des royalties de *Home to Harlem* et voyage. De Russie, il a rapporté plusieurs souvenirs : de sérieux doutes sur les lendemains qui chantent, la syphilis et une pneumonie que des médecins lui enjoignent d'aller soigner au soleil sec du sud de la France. Ce sera La Ciotat, puis Marseille. D'entrée, la ville l'engloutit. Dans son autobiographie, le chapitre qu'il consacre à ses mois sur le Vieux-Port déborde d'une empathie complice et sensuelle. « *On entre dans la chaleur de Marseille comme un gamin antillais se creuse un nid dans un tas de sucre séché après que la canne a rendu tout son jus et se sent bien à l'aise au fond de cette douceur* », écrit-il. Dans cette ville où « *des traits et un teint négroïde n'étaient pas exotiques* », il se plaît à fréquenter « *le groupe chaleureux de gens à la peau noire ou brune, qui venaient des États-Unis, des Antilles, d'Afrique du Nord et d'Afrique occidentale* ». Claude McKay loue une chambre à l'Hôtel Nautique, aujourd'hui Alizé, dont les fenêtres s'ouvrent sur la forêt de mâts et de cheminées qui emplissent le Vieux-Port. Il prend ses aises sur les docks, où il travaille « *quand le boulot n'est pas trop dur* », et dans le quartier interlope de la Fosse. C'est à Marseille aussi qu'il rencontre Lamine Senghor, ancien tirailleur sénégalais et leader communiste, qui, amicalement, l'invite à écrire « *sur les Noirs de Marseille* ». ○○○



Le journaliste Armando Coxe, qui a permis à *Romance in Marseille* d'être publié (ici, le 11 mai, dans le quartier du Vieux-Port, à Marseille).



L'édition française du roman, avec sa couverture signée de l'illustrateur Carlos López Chirivella, d'après des dessins du peintre afro-américain Aaron Douglas.

○ ○ Longtemps, on a cru que *Banjo* constituait sa seule réponse à cette requête. Aujourd'hui, on sait que, bien qu'il ait quitté la ville en 1929, McKay a persévéré. La première fois qu'Armando Coxe croise *Romance in Marseille*, c'est dans la postface de *Banjo*, réédité par un autre Marseillais, André Dimanche. « *Je n'y prête pas vraiment attention, car le texte assure qu'il s'agit du titre initial donné à Banjo* », se souvient-il. Lui veut surtout rendre McKay à Marseille, l'honorer. Il écrit plusieurs fois à Jean-Claude Gaudin (Les Républicains), maire de Marseille de 1995 à 2020, pour lui proposer de nommer une traverse du Vieux-Port du nom de l'écrivain. Fomente des hommages musicaux avec des membres du groupe Massilia Sound System. Se rapproche du consulat américain pour financer une exposition et un colloque... C'est en collectant de la matière pour ces événements qu'il tombe sur la trace du roman perdu. À l'université de Boston, où il se rend en 2007 pour consulter les archives personnelles de Claude McKay, quelques documents lui laissent à penser que l'œuvre a bel et bien existé. « *Mais je me méfiais de ce projet dont l'auteur ne parle même pas dans ses Mémoires et que personne n'avait édité* », s'inquiète-t-il.

En 2008, le livre lui apparaît sous une forme inattendue au 515 Malcolm X Boulevard, à Harlem. Un microfilm conservé au Schomburg Center, institut de recherche et de conservation de la culture noire. Cette branche des bibliothèques publiques de New York détient notamment les archives de l'historien Arturo Alfonso Schomburg, figure de la Renaissance de Harlem. « *Le texte était là... Et j'ai tout de suite vu que c'était bien un autre roman sur Marseille* », souffle Armando Coxe, que l'excitation de la découverte émoustille encore. Il apprendra, plus tard, que d'autres, des chercheurs, des passionnés, ont suivi le même chemin avant lui. Comme eux, le Marseillais bute sur la question des droits des textes de Claude McKay. En France, comme le veut la loi, ils ne basculeront dans le domaine public qu'au 1<sup>er</sup> janvier 2019, soixante-dix ans après sa mort.

Le manuscrit qu'Héliotropismes édite aujourd'hui provient d'une autre source. Armando Coxe le déniché quelques mois plus tard à Londres, chez un universitaire spécialisé en littérature des Antilles anglaises, qui détient un lot d'archives posthumes de l'agent de McKay. Ces vieux papiers expliquent le parcours vers l'oubli de *Romance in Marseille*. Sa rédaction à Tanger, au Maroc, où, après la Provence, McKay file grignoter les derniers dollars de ses droits d'auteur. Les lettres de refus des éditeurs américains. Les demandes de modification d'un texte jugé trop cru, trop radical. Au milieu des missives figure une version du livre, dont quelques mots ont été griffonnés par une main qui pourrait bien être celle de l'écrivain. Cette fois, Armando Coxe l'embarque, avec la ferme intention de la faire publier en France. « *Mais les éditeurs à qui je l'ai présenté m'ont traité d'apocryphe, se marre-t-il. Personne ne croyait à l'existence de ce roman.* »

C'est finalement autour du Vieux-Port que le projet prend forme. Armando Coxe le propose fin 2016 à Renaud Boukh, qui vient de fonder Héliotropismes. Ce jeune éditeur, spécialisé jusqu'alors en littérature sud-américaine, connaît l'auteur, adore ce qu'il appelle « *la littérature des marges* » et s'attache au symbole d'un retour du livre à son point de départ. « *De Marseille à Marseille, après un siècle d'une histoire éditoriale compliquée* », savoure-t-il.

# PRÉVUE

en mars 2020, la sortie sera encore reportée de quinze mois, Covid-19 oblige. L'objet est superbe. Sa couverture, signée de l'illustrateur Carlos López Chirivella, s'inspire des dessins du peintre afro-américain Aaron Douglas. La typographie emprunte aux lettrages de l'édition que le magazine *Survey Graphic* a consacrée à la Renaissance de Harlem en mars 1925. Des photos de Claude McKay à Marseille et à Tanger complètent l'édition.

Dans les archives conservées à Boston, Armando Coxe a aussi déniché une relique. Une carte postale signée Francis Scott Fitzgerald, adressée à l'auteur de *Banjo* à la fin des années 1920. Le courrier, d'abord expédié chez Harpers & Brothers, son éditeur new-yorkais, a fait le voyage jusqu'à Barcelone, avant d'être renvoyé jusqu'au 67, La Canebière, en poste restante, aux bons soins de l'agence de voyages Thomas Cook. « *Je ne peux vous dire à quel point j'ai aimé votre livre* », s'enthousiasme le père de *Gatsby le magnifique*, qui compare le réalisme de Claude McKay à celui d'Émile Zola.

L'histoire ne dit pas si Scott Fitzgerald a lu le manuscrit de *Romance in Marseille*. Mais il y aurait trouvé la même matière sociale. L'ouvrage prend ses racines dans un fait divers qui a bousculé McKay. Le drame d'un docker nigérian, passager clandestin d'un paquebot transatlantique, qui perd ses deux jambes alors qu'il est mis aux

Le livre apparaît à Armando Coxe sous une forme inattendue au 515 Malcolm X Boulevard, à Harlem. Un microfilm conservé à l'institut de recherche et de conservation de la culture noire. « *Le texte était là... Et j'ai tout de suite vu que c'était bien un autre roman sur Marseille.* »

fers dans le tréfonds glacial du bateau. Apprenant l'histoire, l'auteur interviendra auprès de la compagnie Fabre, l'un des plus puissants armateurs de l'époque, pour demander réparation au nom de la victime. En mettant en avant son statut d'écrivain américain, il menace de dévoiler l'histoire à la presse. Un *name and shame* (« nommer et couvrir de honte ») bien avant l'époque des réseaux sociaux. Le Nigérian, indemnisé, sera ramené dans son pays et McKay en fera le héros de son roman. Lafala, handicapé, Noir d'Afrique de l'Ouest, qui perd ses jambes entre Marseille et New York et revient claquer son pactole sur le Vieux-Port avec Aslima, beauté marocaine qui vend ses charmes, au cœur d'une diaspora où couples homosexuels, lesbiens, hétérosexuels entrecroisent leurs amours... Dans une écriture fluide, poétique, truffée d'argot jamaïcain, McKay débat aussi de syndicalisme, de lutte des classes et interroge sur l'intérêt du retour en Afrique, ce concept alors ardemment défendu par Marcus Garvey, autre Jamaïcain d'origine, et auquel il croit peu.

Roberto Saviano signe la préface de l'édition italienne, qui vient de paraître chez Pessimisme. L'auteur de *Gomorra* (Gallimard, 2007) loue le modernisme du style de McKay, sa volonté de soulever, sans moralisme, des sujets peu explorés à l'époque. « *Ce qui explique que les éditeurs aient refusé le livre pendant des années* », assure Renaud Boukh. « *Et aussi ses tensions avec d'autres membres du mouvement Renaissance de Harlem, qui n'aimaient pas qu'il parle de la communauté noire à travers ses déclassés économiques et sociaux* », explique Armando Coxe. Lui relie plutôt l'auteur de *Banjo* à James Baldwin ou à Chester Himes, autres écrivains de Harlem, qui, des années plus tard, étrange coïncidence, séjourneront eux aussi dans le sud de la France.

Bien que la musique ne rythme plus l'intrigue et que la géographie marseillaise soit devenue plus floue (depuis Tanger, elle ne vit plus que dans la mémoire de McKay), la ville reste bien l'autre héroïne de ce deuxième roman. « *Autant que les écrits d'Albert Londres ou de l'autrice allemande Anna Seghers, ce que McKay a produit ici appartient à Marseille* », juge Armando Coxe. Satisfait d'avoir aidé, après un long voyage, à ramener la *romance* au Vieux-Port. (M)